

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jules GROSS

La question de la langue internationale

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1918, tome 17, p. 143-147

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La question de la langue internationale ⁽¹⁾

Un mot d'abord aux sceptiques. « Une langue, disent-ils, est un organisme vivant ; vous ne réussirez jamais à en créer une, pas plus que vous ne fabriquerez un cheval vivant. » — Non, certes, on n'arrivera pas à fabriquer un cheval vivant : par contre, on construira une automobile qui courra plus vite que le cheval.

1) Ce sujet ne rentre pas précisément dans les matières d'un programme d'études secondaires. Mais l'utilité incontestable d'une langue auxiliaire dans les relations internationales, et le rôle que se prépare l'Ido pour un avenir peu éloigné, sont des raisons suffisantes pour ne pas rester indifférent en face de cette question. Nos lecteurs y trouveront d'autant plus d'intérêt qu'elle leur est présentée ici par un des principaux et des plus actifs promoteurs de l'Ido en Suisse. — Nous nous chargeons volontiers de tenir en dépôt l'ouvrage « l'Ido sans Maître » (avec une préface du général Leman). Prix actuel : 1 fr. (1 fr. 25 en librairie). — M. le Chne J. Gross, à Martigny-Ville, reçoit les adhésions à la société valaisanne, et à la société catholique idiste. *Réd.*

Il est amusant de voir nier la possibilité d'une chose, qui de fait existe déjà depuis plus de deux mille ans. Qu'est-ce donc que le sanscrit, — cette langue merveilleuse de l'Inde, ancêtre des grandes langues de la civilisation, — sinon une création toute artificielle ? Trois cents ans avant J.-C, le fameux grammairien Panini l'avait mis au point, en prenant comme base, tous les idiomes de l'Inde. *L'Ido*, à l'heure actuelle, n'use pas d'un autre procédé. Il choisit, en effet, ses racines dans les six grandes langues de la civilisation américo-européenne (anglais, français, allemand, espagnol, italien et russe). Le sanscrit ne fut jamais d'un usage ordinaire ; il est resté la langue savante, celle des écoles, des journaux, etc., et voilà plus de deux mille ans qu'il dure, toujours aussi jeune. Vous voyez que l'histoire de la langue internationale remonte bien haut.

De même que le sanscrit n'a pas supprimé les dialectes de l'Inde, *l'Ido* ne prétend pas le moins du monde mettre à la porte nos langues naturelles. Il ne veut être que la langue *seconde* de tout homme cultivé et faciliter ainsi les relations commerciales et sociales, les voyages, la science, l'industrie. Il ne vise pas à devenir une langue littéraire ; ce ne sera point celle du cœur ou de l'imagination, mais celle de la raison ; et sur ce terrain, il peut défier toute concurrence. Notons en passant que deux philosophes illustres ont travaillé à l'établissement d'une langue artificielle auxiliaire : Descartes en France, et surtout Leibniz en Allemagne.

Il y eut des milliers de tentatives plus ou moins heureuses avant d'aboutir à *l'Ido*. Je ne fais que mentionner le *Volapük* (1879), dont le succès fut considérable, bien qu'assez peu mérité. Son inventeur, l'Abbé Schleyer, mort à Constance en 1912, avait pris l'anglais comme base de son système, mais en déformant tout les vocables, au point que les Anglais eux-mêmes ne s'y

reconnaissaient plus. C'est l'idée, et non la valeur elle-même du *Volapük* qui en fit le succès. Et, symptôme significatif, il le devait surtout aux commerçants qui l'adoptèrent en foule, et en furent les grands promoteurs. Mais ses défauts crevaient les yeux, et on demanda des réformes. Schleyer ne voulut pas en entendre parler, ce qui amena rapidement la désagrégation des milliers de sociétés qui avaient adopté la langue nouvelle.

En 1887, l'oculiste juif Zamenhof, de Varsovie, publia son *Espéranto*, lequel était certes à cent coudées au-dessus du *Volapük*. Le succès fut lent à venir ; mais il commença enfin à se dessiner, grâce au marquis de Beaufront, qui publia des grammaires, des dictionnaires, une revue, qui réussit assez pour secouer l'indifférence d'un grand nombre de Français, et qui mérita d'être appelé « le second père de l'*Espéranto* ».

Mais, entre temps, d'autres projets plus ou moins heureux avaient surgi, et il s'agissait de choisir définitivement parmi toutes ces langues artificielles, celle qui méritait l'honneur de devenir officielle. Louis Couturat, professeur de philosophie à la Sorbonne, fonda dans ce but la Société qui prit le nom de *Délégation* (1900), et qui au bout de sept ans comptait, dans divers pays, 310 sections, quelques-unes très considérables. 1200 professeurs d'Université lui avaient donné leur adhésion. En 1907, le comité élu par la *Délégation* se réunissait à Paris, et adoptait comme langue auxiliaire l'*Ido*, projet de M. de Beaufront, et qui n'était qu'un espéranto revu et corrigé. Pendant sept ans encore on travailla à le mettre au point, et à la veille de la guerre, la préparation des manuels était achevée.

L'*Ido* est donc l'œuvre de beaucoup d'hommes et de beaucoup de temps. Il n'est artificiel que dans sa grammaire, réduite au *nec plus ultra* de la simplicité. Quant aux mots eux-mêmes, ils ne sont point artificiels du

tout, puisqu'ils ont été puisés dans le vocabulaire commun aux six grandes langues. En réalité l'*Ido* est une sorte de latin populaire, d'une simplicité extrême. Jugez-en par ce spécimen :

« Saluto, Rejino, matro di mizerikordio, vivo, dolcajo, et espero nia, saluto. A vu ni klamas, exilita filii di Heva. A vu ni sospiras, jemante e plorante en ika lakrim-valo. Nu do, advokato nia, turnez a ni vua mizerikordioza okuli e montrez a ni, pos ica exilo, la frukto benedikata di vua sino, ho klementa, ho dolca Virgino Maria. »

Comme vous le voyez, (et c'est en quoi réside l'artificial de la langue) chaque espèce de mot a sa terminaison uniforme, afin de faire reconnaître plus facilement son rôle dans la phrase. Un nom singulier est toujours terminé en *o* : matro, patro. Le pluriel est toujours en *i* : patri, matri. L'adjectif est toujours en *a* : bona, granda. L'adverbe dérivé se termine en *e* : bone, grande.

Cela est très simple ; *mais cela fait réfléchir constamment*. Il n'y a pas de meilleure gymnastique grammaticale et intellectuelle que celle-là. Ce qui en fait aussi un exercice merveilleux de logique, c'est que des Français, par exemple, doivent traduire les gallicismes par l'expression internationale, logique, dépouillée de tout idiotisme. On ne parle plus par phrases toutes faites, comme dans les langues fondées sur l'usage : l'*Ido* seul étant fondé sur la logique, et chacun de ses éléments ayant un sens unique et constant. — Avec une cinquantaine d'affixes (préfixes ou suffixes), on peut former soi-même des mots à l'infini. Voici un petit exemple de création de mots à l'aide d'affixes, sur la racine *labor* (travail) : pre-laboro : travail préliminaire ; mis-laboro : mauvais travail ; laboracho : mauvais travail ; laboristo : travailleur professionnel ; laborero : travailleur d'occasion ; laboranto : celui qui travaille ; labor-esk-ar : commencer à travailler ; labore-eyo : chantier ;

labor-ema : travailleur (qualité) ; labor-eto : petit travail ; labor-ego : travail énorme ; labor-igar : faire travailler ; labor-ebla : qui peut être travaillé ; laborado : continuation du travail, etc.

Ainsi donc, à côté de l'évidente utilité de l'*Ido* dans les relations de toute nature que nous sommes appelés à entretenir avec des étrangers dont nous ignorons la langue — en dehors des services inappréciables qu'il rendra soit à la société des nations qui ne pourra se passer d'une langue internationale, soit aux congrès de tous genres et spécialement aux futurs congrès catholiques internationaux, en dehors de tous ces avantages d'ordre pratique, l'étude de l'*Ido* est apte à fournir une gymnastique intellectuelle de première valeur, que nulle autre langue ne peut remplacer.

Il vaut bien la peine d'en parler.

Ch^{ne} J. GROSS.